

Lucienne Depresle

Une résistante déportée dans la tourmente de la guerre

* * *

Scène 1 — La ferme des Champs, Meillard — Été 1943

La ferme des Depresle au hameau des Champs. Lucienne prépare de quoi ravitailler les résistants du maquis Hoche, installés dans les bois de la vallée du Douzenan. Sa fille Simone l'observe.

Simone (*à voix basse, surveillant la fenêtre*) — Maman... tu vas encore au ponceau ?

Lucienne (*rangeant soigneusement les provisions dans un panier, sans lever les yeux*) — Ne pose pas de questions, Simone.

Simone — Mais si quelqu'un te voit...

Lucienne — Personne ne me verra. Je dépose le panier sous le ponceau et je reviens. C'est tout.

Simone — Tu ne les connais même pas, ces gens-là.

Lucienne (*s'arrêtant, regardant sa fille*) — Non. Et c'est très bien ainsi. Ce qu'on ne sait pas, on ne peut pas le dire. Ce qu'on ne dit pas, ça ne peut pas faire de mal.

Simone — Et s'ils sont déjà partis ? S'ils ont été pris ?

Lucienne (*reprenant son panier, la voix ferme et douce*) — Alors le panier sera toujours là à mon retour. Et j'aurai quand même fait ce que je devais faire.

Quelques jours plus tard. Lucienne revient du ponceau, un sourire las sur le visage.

Lucienne (*posant la marmite sur la table, soupirant*) — Le lapin est revenu.

Simone (*surprise*) — Ils n'ont pas pris la marmite ?

Lucienne — Non. Elle était toujours là. Avec le lapin dedans. (Elle secoue la tête.) Après plusieurs jours sous le soleil de juillet...

Simone (*faisant une grimace*) — Il doit s'être passé quelque chose.

Lucienne (*posément*) — Oui. Il s'est passé quelque chose. C'est tout ce qu'on peut savoir. Et tout ce qu'on doit savoir.

* * *

Scène 2 — Le hameau des Champs, 21 mars 1944, tôt le matin

Francis Depresle et ses deux fils Jean et Lucien sont partis aux champs. Le boulanger est en tournée. Lucienne et Simone sont à la ferme quand des véhicules allemands s'arrêtent dans le hameau.

Simone (*regardant par la fenêtre, la voix blanche*) — Maman... des Allemands.

Lucienne (*s'approchant, regardant à son tour, s'immobilisant*) — Combien ?

Simone — Plusieurs. Ils descendent des véhicules.

Lucienne (*posément, prenant la main de sa fille*) — Écoute-moi. Tu ne sais rien. Tu n'as rien vu. Quoi qu'ils te demandent.

Simone — Maman...

Lucienne — Rien. Tu entends ? Rien du tout.

Des coups violents à la porte.

Officier allemand (*entrant de force, en français approximatif*) — Jean-Michel Depresle. Où est-il ?

Lucienne (*le regard droit*) — Je ne sais pas.

Officier — Il était ici hier. Il est sorti en vélo. Où est-il allé ?

Lucienne — Je ne sais pas.

Officier (*se rapprochant, la voix dure*) — Vous mentez. Nous savons qu'il était là hier soir.

Lucienne — Mon fils va et vient. Je ne suis pas toujours au courant de ses allées et venues.

Un soldat s'empare du pain livré par le boulanger et le jette dans la mare, sans raison, par pur acte d'intimidation. Lucienne ne bronche pas.

Officier (*perdant patience, la saisissant*) — Où est votre fils ?

Lucienne (*malgré les coups, la voix ne tremblant pas*) — Je ne sais pas où est mon fils.

* * *

Scène 3 — Le hameau des Champs, quelques instants plus tard

Les Allemands n'ont pas trouvé Jean-Michel. Ils embarquent Lucienne, Simone, et leurs deux voisins réfugiés.

Simone (*terrifiée, agrippant sa mère*) — Maman ! Où nous emmènent-ils ?

Lucienne (*serrant la main de sa fille, murmurant*) — Je ne sais pas. Reste près de moi. Ne dis rien. Tiens-toi droite.

Louis Sirico (*à voix basse, à Vincent Buiguez*) — Ils nous auraient trouvés de toute façon. Quelqu'un a parlé.

Vincent Buiguez — On aurait dû partir il y a trois jours.

Louis Sirico (*baissant la tête*) — Oui.

Lucienne (*les regardant, à voix très basse*) — Ce qui est fait est fait. Maintenant on garde la tête haute.

* * *

Scène 4 — La prison de la Mal-Coiffée, Moulins

Lucienne et Simone partagent une cellule. Les jours passent. Lucienne veille sur sa fille de 15 ans.

Simone (*la nuit, chuchotant*) — Maman, tu dors ?

Lucienne — Non.

Simone — Tu crois qu'on va rester longtemps ici ?

Lucienne — Je ne sais pas, ma chérie.

Simone — Et Papa ? Et Jean ? Et Lucien ?

Lucienne — Ils vont bien. Jean a eu le temps de fuir, j'en suis sûre. Et Papa a les garçons avec lui. Ils gèrent.

Simone (*après un silence*) — J'ai peur, Maman.

Lucienne (*prenant sa fille contre elle*) — Je sais. Moi aussi. Mais on ne le montre pas. Tu m'entends ? On ne le montre jamais.

Simone — Pourquoi ?

Lucienne — Parce que notre dignité, c'est la seule chose qu'ils ne peuvent pas nous prendre. Tout le reste, ils peuvent nous l'enlever. Pas ça.

* * *

Scène 5 — La prison de la Mal-Coiffée, début juin 1944

Une gardienne vient chercher Simone. Lucienne comprend immédiatement.

Gardienne (*s'adressant à Simone*) — Depresle Simone. Rassemblez vos affaires. Vous êtes libérée.

Simone (*se levant d'un bond, puis se retournant vers sa mère*) — Maman...

Lucienne (*se levant, prenant le visage de sa fille entre ses mains, la regardant longuement*) — Écoute-moi bien. Tu rentres à la maison. Tu t'occupes de ton père. Tu manges bien. Tu ne fais plus rien de risqué.

Simone (*les larmes coulant*) — Et toi ?

Lucienne (*souriant avec une douceur infinie*) — Moi je vais m'en sortir. Tu me connais.

Simone — Je ne veux pas te laisser ici.

Lucienne (*l'embrassant*) — Tu n'as pas le choix. Et moi non plus. Mais toi tu rentres chez toi, et ça c'est une bonne nouvelle. La meilleure qui soit.

Simone (*sanglotant*) — Maman...

Lucienne (*la tenant une dernière fois, la voix ferme malgré tout*) — Sois courageuse. Pour moi.

Simone est emmenée. Lucienne reste seule dans la cellule. Elle s'assoit, les mains croisées sur les genoux, les yeux dans le vide.

* * *

Scène 6 — Gare de l'Est, Paris, 30 juin 1944

Cent onze femmes sont rassemblées sur le quai. Lucienne est parmi elles. Personne ne sait vraiment où on les emmène.

Une femme (*à voix basse, à Lucienne*) — Vous savez où on va ?

Lucienne — Non. Vers l'est, apparemment. En Allemagne.

La femme — On dit que ce sont des camps... des camps de travail.

Lucienne (*la regardant sans répondre un instant*) — Quoi qu'il en soit, on y sera ensemble. Cent onze. C'est quelque chose, cent onze femmes.

La femme (*avec un sourire triste*) — Vous êtes courageuse.

Lucienne — Non. Je suis fatiguée. C'est différent. Quand on est assez fatiguée, on n'a plus peur de rien.

Le train s'ébranle. Les femmes se taisent.

* * *

Scène 7 — Camp de Ravensbrück, 7 juillet 1944

Arrivée au camp. Les femmes sont alignées. On leur attribue un matricule.

Gardienne SS (*criant des ordres*) — Avancez ! Vite ! Schnell !

Une détenue (*à Lucienne, tremblant*) — Mon Dieu... c'est donc ça.

Lucienne (*regardant autour d'elle, puis à voix très basse*) — Regardez droit devant vous. Ne montrez rien.

On lui tend une plaque.

Gardienne — 44708. C'est votre numéro.

Lucienne regarde la plaque. Elle la serre dans sa main.

Lucienne (*tout bas, pour elle-même*) — Lucienne Depresle. Je m'appelle Lucienne Depresle. Née à Meillard. Femme de Francis. Mère de Jean, Lucien et Simone. Je m'appelle Lucienne Depresle.

* * *

Scène 8 — Ravensbrück, hiver 1944-1945

Les mois passent. Les femmes s'épuisent. Lucienne soutient comme elle peut ses compagnes.

Une compagne (*à bout de forces, allongée sur sa couchette*) — Je n'en peux plus, Lucienne. Je n'en peux plus.

Lucienne (*s'asseyant à côté d'elle*) — Si. Vous pouvez encore.

La compagne — À quoi ça sert ? Regardez-nous. Regardez dans quel état on est.

Lucienne — La guerre ne peut pas durer éternellement. Rien ne dure éternellement. Pas même ça.

La compagne — Comment vous faites pour y croire encore ?

Lucienne (*après un long silence*) — Je pense à ma fille. Elle a été libérée en juin. Elle est chez son père, à Meillard. Elle attend. Alors moi, je dois rentrer.

La compagne — Et si...

Lucienne (*coupant doucement*) — Non. Pas de « et si ». On tient. C'est tout ce qu'on a à faire. On tient.

* * *

Scène 9 — Ravensbrück, 9 avril 1945

Une rumeur parcourt le camp. Des camions de la Croix-Rouge sont arrivés.

Une détenue (*courant, le souffle court*) — La Croix-Rouge ! La Croix-Rouge est là ! On part ! On est libérées !

Lucienne (*se levant lentement, comme si elle n'osait pas y croire*) — Qu'est-ce que vous dites ?

La détenue — Trois cents femmes libérées ! Un échange avec des civils allemands ! Lucienne, vous êtes sur la liste ! Numéro 132 !

Lucienne reste immobile un instant. Autour d'elle, des femmes pleurent, s'étreignent, crient.

Lucienne (*à voix basse, les yeux fermés*) — Meillard. Je rentre à Meillard.

* * *

Scène 10 — Hôpital d'Aix-les-Bains, mai 1945

Francis Depresle et son fils Lucien arrivent à l'hôpital. Ils entrent dans une chambre où se trouvent deux femmes. Ils s'arrêtent sur le seuil, hésitants.

Lucien (*à voix basse, à son père*) — Laquelle c'est... laquelle c'est Maman ?

Francis regarde les deux femmes. Il ne reconnaît pas sa femme.

Francis (*la gorge serrée*) — Je... je ne sais pas.

Un long silence douloureux. Puis une des femmes tourne lentement la tête vers eux.

Lucienne (*d'une voix affaiblie, avec un sourire à peine visible*) — Francis...

Francis (*s'approchant en quelques pas, s'agenouillant près du lit, la voix brisée*) — Lucienne... mon Dieu, Lucienne.

Lucienne (*posant une main décharnée sur celle de son mari*) — Ne faites pas cette tête-là, tous les deux. Je suis là.

Francis (*serrant doucement cette main dans les siennes*) — On va te ramener à la maison.

Lucienne — Oui. Bientôt. (Elle ferme les yeux un instant.) Simone... elle va bien ?

Francis — Elle t'attend. Elle t'attend depuis juin.

Lucienne (*avec un souffle qui ressemble à un soupir de paix*) — Bien.

* * *

Scène 11 — La chambre d'hôpital, 8 mai 1945

Le matin du 8 mai 1945. Au dehors, les cloches commencent à sonner. Puis d'autres. Puis toutes à la fois.

Lucienne (*ouvrant les yeux, écoutant*) — Vous entendez ?

L'infirmière (*s'approchant*) — C'est la victoire, Madame Depresle. La guerre est finie. Ils viennent de l'annoncer.

Lucienne (*après un long silence, la voix très douce*) — Ouvrez la fenêtre, s'il vous plaît.

L'infirmière — Mais le froid...

Lucienne — S'il vous plaît.

L'infirmière ouvre la fenêtre. Le son des cloches envahit la chambre. Lucienne ferme les yeux. Un sourire imperceptible se dessine sur son visage.

Lucienne (*tout bas, pour elle-même, pour tous les siens, pour toutes ses compagnes*) — C'est fini. C'est vraiment fini.

* * *

*Lucienne Depresle est décédée le 15 mai 1945 à son domicile de Meillard,
sept jours après avoir entendu les cloches de la victoire.*

*Sa carte de déportée résistante ne lui fut remise qu'à titre posthume,
le 14 février 1955 — dix ans après sa mort.*

Elle s'appelait Lucienne. Elle portait le matricule 44708.

Elle était « Morte pour la France ».

N'oublions pas.